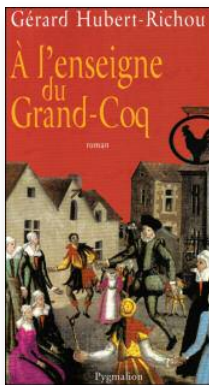


Notes de lectures de Georges Leroy du mois de mars 2008

★★★★★ - L'attribution des étoiles est relative, elle peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité des textes de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

À l'enseigne du grand coq d'or



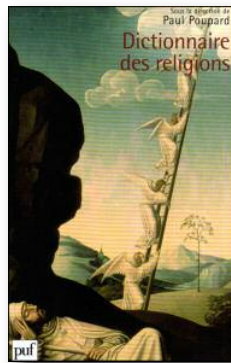
★★★★☆

Gérard Hubert-Richou
Pygmalion, 330 p., 21 €

Théophraste Renaudot reste une figure emblématique du règne de Louis XIII. Handicapé par sa laideur qui lui attire les sarcasmes, il réussit des études de médecine à Montpellier. Il devient commissaire aux pauvres du royaume et médecin ordinaire du roi. Mais c'est pour avoir créé le premier journal hebdomadaire français, *La Gazette*, qu'il restera célèbre. Alors qu'il ne cesse de prodiguer ses soins aux plus démunis, il s'installe en 1625, à Paris, à l'enseigne du Grand-Coq, avec son épouse et ses neuf enfants. Rapidement sa notoriété, sa prodigieuse activité et son succès éveillent la haine des jaloux de tout bord. À son encounter se succèdent alors calomnies, plaintes, procès, sabotages, enlèvements et coups fourrés, entraînant une cascade d'incidents, de contretemps et de complications visant à détruire le journal. Mais celui-ci, bénéficiant de l'appui secret de Richelieu, continue de paraître. Étayé par de nombreux documents, l'auteur raconte cette passion-

nante aventure. Mené au triple galop, ce roman nous immerge dans le Paris du XVII^e siècle avec son menu peuple et ses princes, mais aussi dans l'obscurité des provinces, comme le révèle la célèbre affaire des Diables de Loudun, à laquelle Renaudot se trouva confronté.

Dictionnaire des religions.



★★★★☆

**Sous direction
Cardinal Poupard**
PUF, 2256 p., 49€

Ce dictionnaire comprend plus de 2 000 entrées rédigées par une équipe de plus de 200 spécialistes et illustre la quête religieuse des hommes de tous les temps et de toutes les cultures. Il propose de grands articles et de brèves monographies historiques, ethnologiques, anthropologiques et théologiques. Un index thématique d'une grande richesse est disponible en fin d'ouvrage

Cette reprise poche reprend la 3^{ème} édition revue et augmentée de 1993: texte historique, état de la recherche, de la connaissance et de la réflexion à la date de la dernière édition

Un outil de référence pour toutes recherches sur les religions. Ce travail a

été dirigé par le cardinal Paul Poupard, président émérite du Conseil pontifical pour la culture et pour le dialogue interreligieux. Une référence.

Émile et les menteurs.



★★★★☆

Alain Besançon
Ed. de Fallois, 200 p., 18 €

Cet *Émile* tient de *Candide* et son imagination de Voltaire. Un roman étonnant de la part d'un auteur dont on avait particulièrement apprécié, il y a trente ans, "Les origines intellectuelles du léninisme" et, en 1994, "L'image interdite. Une histoire intellectuelle de l'iconoclasme".

Biterrois, *Émile* a 27 ans et n'a guère profité de sa scolarité, sa seule force est au billard. Monté à Paris, il végète jusqu'au jour où sa petite amie, qui travaille dans un grand groupe financier, le présente à sa direction. On lui confie, dans un bureau paysagé, la gestion des "produits dérivés". Il n'y connaît rien? Ce n'est pas grave. On ne lui demande que sa signature, pour 6 000 euros par mois, comment refuser?

Vient le jour où, les places financières asiatiques ont "un trou d'air", les transactions fondées sur le yen

s'écroulent. Les bordereaux qui les concernent portent tous sa signature. Coincé, Émile doit accepter d'aller récupérer 75 millions d'euros sur un compte secret au Luxembourg. Le voilà embarqué dans les aventures les plus saugrenues et picaresques, qui le conduisent à Miami, aux Bahamas, à Moscou, et pour finir à la prison de La Santé à Paris, avant que ses patrons ne lui proposent un dédommagement, qui lui permettra de s'acheter une salle de billard à Béziers.

Le rythme est rapide, l'ironie joyeuse, le thème d'actualité, les épisodes hauts en couleur. L'univers mondialisé de la haute finance n'est pas la seule cible de l'auteur. La culture universitaire, tétanisée par Bourdieu et Derrida et l'art conceptuel sont aussi des cibles comme les appréciait le Molière des "Précieuses ridicules".

Ecologica



André Gorz

★★★★☆

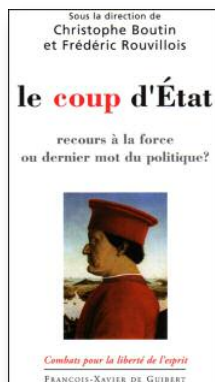
Galilée, 180 p., 25 €

Cet ouvrage, qu'André Gorz a conçu avant sa disparition en septembre 2007, réunit sept textes et articles parus entre 1975 et 2007.

Que nous soyons dominés dans notre travail, c'est une évidence depuis deux cents ans. Mais nous n'avons pas à être dominés par nos besoins et nos désirs et l'image que nous avons de nous-mêmes, pour l'auteur. En partant de la critique du capitalisme, on arrive donc inmanquablement à l'écologie politique qui, avec son indispensable théorie critique des besoins, conduit en retour à approfondir et radicaliser en-

core la critique du capitalisme. Y a-t-il une morale de l'écologie? L'écologie politique, est-elle une éthique de la libération? En tout cas l'exigence éthique d'émancipation du sujet implique la critique théorique et pratique du capitalisme, de laquelle l'écologie politique est une dimension essentielle. Né à Vienne en 1923, émigré en Suisse en 1939, l'auteur s'est par la suite installé en France où il a été l'un des concepteurs les plus actifs des Temps Modernes et l'un des fondateurs du Nouvel Observateur. Révélé et soutenu par Sartre, son travail tient autant de la philosophie que de la critique sociale. Il a été influencé aussi par **V Illich**. Pionnier de la réflexion écologique, c'est dès les années 1970 qu'il analyse les liens entre émancipation des individus et critique radicale du productivisme et du consumérisme, inscrivant l'écologie politique en dépassement du marxisme. Bref sous le vert, le rouge pointe.

Le Coup d'État.



★★★★☆

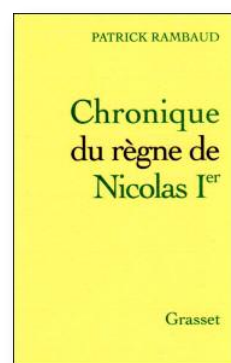
**Christophe Boutin
et Frédéric Rouvillois**

F.-X. de Guibert, 419 p., 25€

Un essai collectif tente d'analyser la notion de « coup d'État » et son actualité dans nos modernes démocraties. De fait, les coups d'État n'appartiennent pas nécessairement à des temps révolus ou à des continents éloignés. La technique du coup d'État, pour paraphraser l'ambigu Malaparte, est beaucoup plus variée qu'il n'y paraît et de nombreux événements politiques peuvent être analysés par le biais de cette notion. Arnaud Teyssier souligne que « coup

d'État » est riche de sens et ne se limite pas au coup de force. Dans la langue de l'Ancien Régime, celle de Gabriel Naudé, il peut désigner la restauration du pouvoir légitime. Le plus célèbre « coup d'État » reste, en ce domaine, celui que tenta Louis XV en 1771, avec le chancelier Maupeou, pour réaffirmer l'autorité de sa couronne. L'historien Jean-Louis Harouel entreprend avec cette grille de lecture une intéressante plongée au cœur de l'ancienne société monarchique, tandis que Jean-Pierre Machelon revient sur le fameux coup d'État du maréchal de Mac-Mahon et qu'Alain Laquièze reprend avec brio l'analyse des coups d'État révolutionnaires (sous le Directoire du fait de la rigide séparation des pouvoirs de l'An III à résoudre le choc des forces politiques). Mitterrand avait-il raison en affirmant que la Ve République est un « coup d'État permanent » ? M. Rouvillois quant à lui associe l'utilisation de l'article 16 à des « coups d'État conjoncturels ». Les auteurs traquent l'actualité de coup d'État dans une partie très éclairante qui permet de réfléchir (cf. l'article de Philippe Guillot) sur le rôle essentiel des médias, et de leur instrumentalisation, dans la réalisation des coups d'État modernes.

Chroniques du règne de Nicolas Ier



★★★★☆

Patrick Rambaud

Grasset, 172 p., 13,50 €

Enfin un livre politique où ne figure pas une seule fois le nom "Sarkozy"! Patrick Rambaud parle en revanche de "Nicolas Ier" à toutes les pages de cette chronique des six premiers mois du

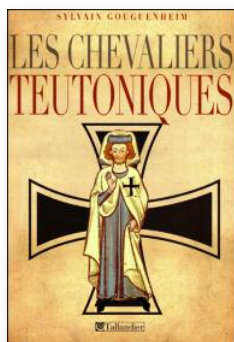
règne, tricotée à la manière des Mémoires de Saint-Simon ou du cardinal de Retz. Il dédie son livre à André Ribaud. L'exercice fait furieusement penser à "La Cour", chronique du Canard enchaîné au temps du général de Gaulle.

D'emblée, le ton est donné: "Même parvenu, Notre Précieux Souverain ne trouva point la paix en lui-même, tant il restait secoué en continu par des nervosités. (...) Quand il parlait en public, plusieurs fois dans une même journée, il se rengorgeait ainsi qu'un pigeon et se livrait à de curieuses contorsions pour animer ses dires, dont la teneur importait peu car ses discours valaient par leur forme plutôt que par un fond très changeant selon les auditoires." L'auteur exploite le procédé tout au long du livre. Nicolas Ier est successivement Notre Maître Absolu, Son Ombrageuse Majesté, Notre Fortifiant Leader, Notre Rusé Souverain, Notre Leader Maximum... Le mémorialiste n'en fait pas seulement un personnage ivre de lui-même et attiré par tout ce qui brille. Il souligne son inculture notamment lors de la photo pour le portrait officiel: "On renoua avec la tradition en posant le Souverain devant la même bibliothèque que le roi Mitterrand qui, lui, tenait à la main un livre de M. Montaigne. Sa Majesté ne tenait aucun livre, car ne savait comment cela se tenait."

Les membres du "parti impérial" ne sont pas épargnés. On rencontre Jean-Louis Borloo, duc de Valenciennes ("un air à la fois goguenard et mal réveillé même le soir"); la marquise de La Garde (qui a "résolu de vivre à côté du réel"); le duc de Vedjian; la baronne d'Ati... L'auteur n'oublie pas "MM. les Transfuges". Mais quasiment rien sur les socialistes restés au bercail.

À le lire, on sourit tout le temps. Reste à savoir si ce genre de chronique, qui passe en revue des faits d'actualité, relève d'un livre ou n'aurait pas été mieux à sa place dans... des chroniques justement.

Les chevaliers teutoniques.



★★★★☆

Sylvain Gougenheim
Tallandier, 776 p., 27 €

Cet ordre religieux et militaire qui naît à la fin du XIIe siècle en Terre sainte est "allemand" comme on l'entend à l'époque. Tout commence avec la création d'un "petit hôpital de campagne" pour soigner les croisés allemands, qui se transforme en ordre militaire, structure que l'historien définit ainsi: "Il regroupe en majorité des laïcs astreints à la double obligation de combattre les ennemis de Dieu et d'accomplir les œuvres de miséricorde au service des pauvres, des malades et des pèlerins." Le caractère allemand ne tient pas tant à un sentiment national qu'à des questions de pratique de la langue et à des affaires politiques. "L'hospitaus des Alemanz", selon une source anonyme du XIIIe siècle, se développe sous la double houlette de l'empereur et du pape, grâce à l'habileté politique et diplomatique d'un grand maître efficace, Hermann de Salza. L'Ordre se forge un espace politique en Terre sainte avant de s'étendre. Mais ce qui marque le destin des Teutoniques, c'est la conquête de la Prusse à partir des années 1230. Il faudra des dizaines d'années pour l'achever dans un esprit de croisade contre les populations païennes, les Prutènes, qui se défendent vigoureusement. Avec la conquête de la Prusse se met en place un véritable État de l'Ordre (Ordensstaat) qui survit jusque dans la seconde moitié du XVe siècle. La puissance de l'État teutonique et ses traces mémorielles n'ont cessé de marquer l'histoire allemande, ses rapports avec les voisins de l'Est, tout comme les discours nationaux polonais.

C'est un des intérêts du livre que de faire l'histoire de l'Ordre en la situant dans une perspective longue, attentive aux enjeux d'écriture de l'histoire et aux usages politiques du passé.

Cette domination politique et territoriale d'un vaste espace fait la spécificité des Teutoniques par rapport aux autres ordres militaires, les Templiers en particulier. L'auteur étudie dans le détail, avec clarté et sens de la nuance, cet État que l'on peine à caractériser exactement: État moderne? État ecclésiastique? État monastique? Mais celui-ci se heurte à l'affirmation des populations qu'il gouverne, les oppositions se structurent, telle cette "Société du Léopard" constituée par des nobles ligués dès 1397. "L'Ordre par son recrutement demeurerait étranger à une nation qu'il avait contribué à former, mais dont il avait écarté les élites du pouvoir. En Prusse, l'État n'a pas su s'identifier à la nation; la nation a détruit l'État." Au-delà de la Prusse, l'historien présente les autres implantations de l'Ordre, y compris en France, dans une somme dense, rigoureuse et très accessible sur ces "chevaliers du Christ" qui, selon Philippe de Mézières, "par grands labeurs et merveilleuses batailles, multipliant leurs besants, conquièrent cette région de Prusse à la foi de mon Père".

All my jazz



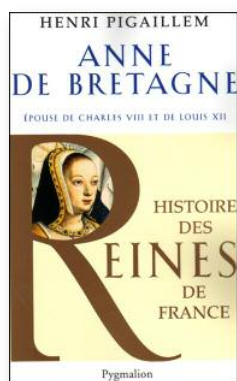
★★★★☆

Julien Delli Fiori
Cavalier bleu, 144 p., 19 €

L'histoire du jazz commence au début du XXe siècle dans la Nouvelle-Orléans. Les honky tonks, cabarets-cafés, sont les lieux privilégiés des premières notes jouées par Louis Armstrong, King

Oliver, Luis Rusell et le plus mythique de tous, le trompettiste devenu légendaire Buddy Bolden. Personne n'a jamais soufflé dans une trompette comme lui : vérité absolue car si aucun enregistrement témoin de son talent n'existe, l'admiration que lui portent des émules tel Louis Armstrong fut bien réelle. Depuis ses débuts, le jazz déclenche les avis contraires. Traditionnels et modernes, jeunes et vieux, conservateurs et progressistes s'opposent en débats passionnés, donnant naissance à de savants, heureux et étonnants mariages. New Orléans, free jazz, scat, bebop... les combinaisons sont infinies et les jugements s'affrontent. L'auteur fait partager sa passion dans cet ouvrage très personnel où l'on retrouve un style et un rythme inimitables. Des jugements, il n'y a que cela dans cet amical opuscle. Jugements du cœur s'entend qui donnent un très bel hommage au jazz et aux jazzmen.

Anne de Bretagne



★★★★☆

Henri Pigaillem

Pygmalion, 440 p., 22 €

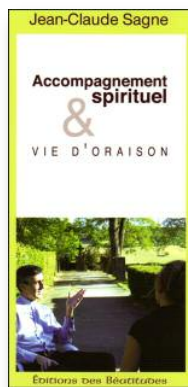
Dans l'histoire de la France, les reines ont souvent régné sur le cœur et l'esprit de leur peuple, bien qu'elles n'aient pas toujours exercé le pouvoir. Pendant quinze siècles, certaines ont joué un rôle prépondérant en se montrant lucides et préoccupées du bonheur de leurs sujets, sinon plus attentives au rayonnement de la monarchie. Si les rois ont fait la France, on peut dire que les reines l'ont sans doute aimée davantage. Duchesse à onze ans, sacrée deux fois reine de France – fait unique dans l'histoire –, Anne de Bretagne

épousa successivement les rois Charles VIII et Louis XII.

Ce furent des unions purement diplomatiques, l'un et l'autre des souverains voulant annexer la Bretagne au royaume. Mais jamais Anne ne céda son duché ; elle lutta toujours pour faire obstacle aux convoitises françaises. Habile ambassadrice, diplomate opiniâtre, mais aussi vindicative, hautaine et égoïste, elle administra avec sagesse les affaires bretonnes tout en s'insinuant dans la politique de Louis XII. Mais son esprit d'indépendance bretonne revêtit un caractère dominateur et orgueilleux. Sa prudente régence pendant la guerre d'Italie, la protection qu'elle accorda aux arts, aux sciences et à toutes les entreprises utiles, l'ont placée au rang des femmes les plus illustres.

C'est la vie courageuse d'une femme à poigne, protectrice des poètes et des artistes, que raconte l'auteur à partir de sources irréfutables.

Accompagnement spirituel et oraison.



★★★★☆

Jean-Claude Sagne

Ed. des Béatitudes, 208 p., 13 €

Au cœur de l'Église, l'accompagnement spirituel est un lieu dont l'enjeu est particulièrement important. Voici réunies des réflexions sur l'accompagnement spirituel s'appuyant sur la Bible, destinée aussi bien aux accompagnateurs qu'aux accompagnés, pour se préparer à cette relation d'aide et de conseil. Relation qui s'inscrit dans une recherche de la vérité ; chaque personne voulant déceler la conduite de

Dieu sur sa vie. Il est une forme de participation au mystère de Jésus comme berger. Or le lieu spirituel de la vérité, c'est Jésus confessant la sainteté du Père sur la Croix en lui remettant sa vie (son sang, son Esprit) dans l'acte de l'adoration. C'est là que tout nous est donné.

Exercice délicat et exigeant, la tâche de l'accompagnement spirituel exige une formation et ce livre répond à ce souci. Dès qu'une personne veut s'engager dans une vie de prière personnelle, elle éprouve le besoin de s'ouvrir à quelqu'un, de son désir et de son expérience. Il n'y a pas lieu de souligner la différence entre l'accompagnateur et l'accompagné, tous ont besoins, ensemble et les uns par les autres, de découvrir le mystère de Jésus et d'apprendre à le suivre. Mais le plus déterminant est l'appel à se laisser configurer au mystère de Jésus, ce qui est le long apprentissage de notre vie dans la foi. Un ouvrage riche et précieux pour tout chrétien.

Histoire littéraire du mouvement monastique

tome 12



★★★★★☆☆☆☆

Adalbert de Vogüé

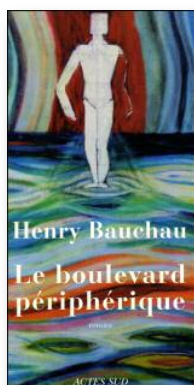
Le Cerf, 340 p., 39 €

L'histoire du monachisme arrive, autour de 800, à un seuil. Le foisonnement des expériences et des écrits divers étant achevé, les communautés monastiques vont se rassembler autour du modèle unique qui leur est offert par la Règle de saint Benoît.

Puissamment soutenue par le prestige de Grégoire le Grand, biographe de

Benoît, cette évolution se dessine aussi bien en Angleterre, avec Bède et Aldhelm, qu'en Gaule et en Germanie, avec Chrodegang et Boniface, tandis que, du Mont-Cassin, Paul Diacre y apporte sa contribution. L'agent final de cette grande opération est Benoît d'Aniane, grâce auquel les règles anciennes, au lieu de disparaître, sont réunies autour de la législation bénédictine dans un Codex et une Concordia.

Le boulevard périphérique



★★★★☆

Henry Bauchau

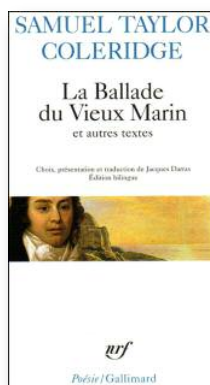
Actes Sud, 256 p., 19 €

Le narrateur emprunte le boulevard périphérique parisien pour aller rendre visite à Paule, sa belle-fille, hospitalisée pour un cancer. Sur cette voie encombrée, les noms des portes s'égrènent comme un chapelet. Chapelet ou chemin de croix? Des millions de destins s'écoulent le long des "muraillages d'une Babylone de béton sans jardins suspendus". On y avance, emporté par le flot, freiné par les embouteillages: un symbole de la vie et de ses trajets brisés. La rechute de Paule fait revivre au narrateur un autre drame, survenu en pleine guerre. Qu'est-il arrivé exactement à Stéphane, cet ami précieux qui l'avait initié à l'escalade avec tant de précision en lui apprenant à vaincre la peur? Pourquoi a-t-on découvert son corps au fond d'un étang? Shadow, officier SS, et Stéphane sont face à face. Tous deux sont allés très loin: le premier dans la pesanteur et la dure complexité du monde; le second dans l'allègement. Prisonnier, Stéphane a provoqué une fêlure chez cet homme en le rendant honteux du crime

qu'il allait commettre. C'est en se jetant dans l'étang, lui qui a peur de l'eau, en plongeant dans sa propre faiblesse, que le résistant va affirmer sa supériorité sur l'occupant.

Comme dans ses autres romans, les détails de la vie quotidienne se mêlent à la mythologie. On passe d'un épisode banal – le narrateur qui cherche les toilettes de l'hôpital – à des scènes de tragédie grecque. Ces ouvriers, par exemple, qui jettent des boulons sur les soldats allemands et risquent de se faire massacrer, lorsque les femmes sortent de leurs maisons, font rempart de leur corps et empêchent l'irréparable... De l'étang à l'hôpital, il n'y a qu'un pas, malgré quarante ans d'intervalle. Revoilà le narrateur au chevet de Paule, après le calvaire du périphérique. Dans le style, c'est aussi une éclatante victoire de la légèreté face à la pesanteur...

La ballade du vieux marin



★★★★☆

Samuel Taylor Coleridge

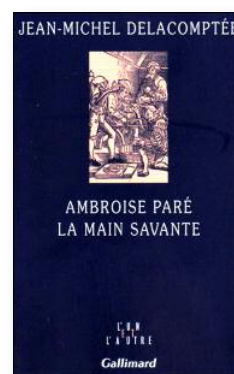
Gallimard, 448 p., 9,80 €

Dans la préface de ce volume, Jacques Darras souligne combien l'auteur du célèbre et indépassable *Rime of the Ancyent Mariner* est toujours regardé, par ses compatriotes, "d'un œil oblique, pas très rassuré". De fait, la trajectoire de Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), poète de génie mais esprit plus effervescent que cohérent, interdit de le ranger dans une case définie de l'histoire littéraire. Héritier du siècle des Lumières, européen autant qu'anglais, journaliste et homme de presse (The Friend 1809-1810), il incarne le romantisme dans toutes ses dimensions. Ami et concurrent de

Wordsworth avec lequel il publie les *Lyrical Ballads* en 1798, il sera salué par Byron en 1816. À cette époque et jusqu'à sa mort, il réside à Highgate où il est accueilli dans la maison du Dr Gilman et protégé de son attirance pour l'opium. Toute la seconde génération romantique vient ainsi visiter le "Sage d'Highgate". Keats est ébloui. Shelley le compare à un "météore des airs environné de nuées". L'historien Thomas Carlyle, en revanche, stigmatise sans aménité sa faiblesse constitutive et son "manque de résolution".

À la manière des romantiques allemands, Coleridge est un penseur en même temps qu'un poète. Comme le rappelle Darras, il fut l'un des premiers lecteurs anglais de Kant et de Schelling. Après 1798, il renoncera pratiquement à la poésie. Darras a choisi les pages les plus significatives où l'écrivain explique la genèse de ses poèmes. Traducteur enthousiaste, lecteur fervent, il redonne ainsi à Coleridge toute sa stature.

Ambroise Paré, la main savante



★★★★☆

Jean-Michel Delacomptée

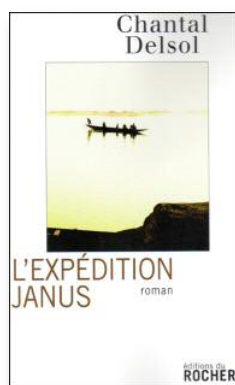
Gallimard, 280 p., 20 €

L'Hôtel-Dieu. C'est là que le jeune Ambroise Paré (1510-1590) débute son apprentissage de chirurgien. "L'Hôtel-Dieu a sculpté sa main" dit-on. Le lieu est idéal en effet car "on y mourait beaucoup, mais surtout on y diséquait souvent". Très vite, Paré maîtrise l'art des saignées et celui de la composition des médicaments, et pratique de nombreux actes chirurgicaux, le plus

souvent "en public, comme au spectacle": ôter une tumeur, amputer un bras, scier des dents ébréchées, réduire une fracture du nez, et enfin, "aider la nature dans ce qui lui fait défaut", c'est-à-dire remplacer une main ou une jambe par un organe artificiel. Paré était un œil aux deux bouts d'une main, l'œil qui discernait avant d'opérer, et l'œil qui conduisait la main qui maniait le bistouri. C'était la main qui amputait, celle qui fixait les prothèses, et la main qui tenait la plume pour enregistrer l'immense savoir accumulé grâce à la même main guidée par cet œil même.

Doté d'une remarquable habileté, Paré possède également un sens de la médecine hors du commun. Pour lui, c'est toujours la vision humaine de la médecine qui prévaut. Jamais ses patients ne sont réduits à des "assemblages d'organes". Il s'agit de "porter à chaque individu une attention particulière, une attention qui prenne en compte la solitude de celui qu'on soigne". Paré était tout cela: la main qui tranche et la main qui panse. La main qui fabrique, la main qui écrit. La main de la ligature ou de l'huile et celle de l'encre dispensée par la plume. L'intelligence et la bonté tout entières dans la main.

L'expédition Janus



★★★★☆

Chantal Delsol

Le Rocher, 146 p., 15 €

Trois aventuriers, un zoologiste et ses deux élèves, débarquent en Amazonie pour mettre la main sur un batracien rarissime rempli d'anomalies savantes. À la rigueur scientifique s'oppose bientôt la torpeur de l'Amazonie et de ses ha-

bitants; sans compter ce mystère, ces cris et ces craquements continuels qui agitent la forêt. Heureusement les trois scientifiques trouvent leur guide dans ce monde primitif et tropical: le piroguier Treznec, qui ne se souvient même plus de sa date de naissance. Partout on les regarde avec cette condescendance amusée des gens sérieux qui voient passer l'extravagant. L'expédition ira jusqu'au bout du processus. Ils ramèneront les spécimens obtenus au fil d'un invraisemblable voyage de retour. Avant de ressentir l'appel de l'inconnu...

La science n'avance qu'à force de passions. Mais ce sont des passions insolites, parce qu'elles ne mettent en jeu ni le pouvoir ni l'argent, et recèlent seulement la fascination pour le mystère. Nous avons l'habitude de croire que toute action gratuite vise le loisir ou le don. Ici elle veut percer l'impénétrable. L'expédition scientifique est un voyage initiatique. On peut très bien s'y perdre et ne rien découvrir. Faire l'épreuve de déceptions inattendues. Relativiser l'utilité des connaissances. Et mesurer, d'une toise incertaine, l'envergure de l'inconnu. Un récit d'aventure scientifique où l'auteur livre les clés d'une amitié insolite entre quatre "spécimens" d'homme: le sage, le professionnel, le rêveur et l'étranger.

Le lac d'or



★★★★☆

Jacques-Pierre Amette

Albin Michel, 280 p., 15 €

Avec ce polar l'auteur rend un hommage délicat au roman policier d'autrefois, au Paris de Simenon ou de Léo Malet, dans ce 13e arrondissement

où coexistent désormais vieux quartiers et tours, la France et la Chine. L'auteur a écrit deux pour la "Série noire", en 1981 et 1982, sous le pseudonyme de Paul Clément, Exit et Je tue à la campagne. Mais ici c'est moins l'enquête qui l'intéresse que la personnalité d'un des deux enquêteurs, Barbey, un flic désabusé, qui se croit cynique. Avec son ami Ferragus, il surveille, près d'un hôtel tenu par des Chinois, des Birmans qui ont une bizarre affaire d'import-export et sont en contact avec un inquiétant Britannique, James Saunders. C'est une prostituée, Chloé, ancienne petite amie de Barbey, qui les a renseignés. Mais elle est assassinée. Barbey commence alors une enquête scrupuleuse, mais c'est autant sur son propre échec, sur sa mauvaise vie, que sur le meurtre de Chloé lui-même qu'il enquête, comme si celui-ci sanctionnait celle-là. Il est bêtement passé à côté de leur histoire d'amour. Une plongée dans la nuit des souvenirs d'un flic décalé lancé sur la piste des assassins de son ex-maîtresse, une prostituée qu'il a trop et mal aimée. Barbey va sûrement résoudre ces énigmes, mais il sait que cela ne le guérira pas

Mon traître



★★★★☆

Sorj Chalandon

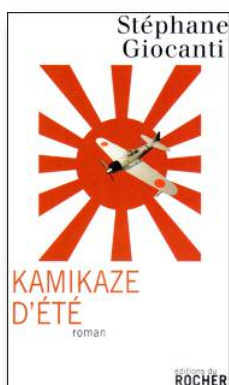
Grasset, 278 p., 18 €

Antoine, luthier parisien, voit l'Irlande à travers sa passion exclusive pour les violons et la lutherie. À Belfast, en 1974, il prend conscience de la guerre qui ravage le pays. Devenu Tony pour les Irlandais, il rencontre Tyrone Meehan et découvre à ses côtés l'amitié, la fraternité, l'engagement et

la trahison. Ce Tyrione est le genre d'ami pour qui, si "vous ne connaissez pas le Nord, alors, vous ne connaissez pas l'Irlande". L'ami en question est "un brave jeune homme, et un mauvais violoniste". En quelques années, de rencontres de militants en bières partagées, de livres lus en accolades fraternelles, Antoine s'identifie à la lutte et est fasciné par les leaders. Mais au sortir de sa dernière peine de prison, Meehan a été "retourné" par les services secrets anglais, à qui il livre des informations. Qui, plus tard, l'ont donc lâché. Meehan semble donc être un traître.

L'ancien grand reporter à Libération juxtapose ici trente ans d'histoire irlandaise, entre culpabilité et intimisme. Cet écrivain tente de trouver la langue qui met le monde en création et donc en question. L'auteur écrit des histoires vraies légèrement teintées de fantaisie, donnant ainsi toute sa puissance d'incarnation à l'écriture. Comme les écrivains voyageurs, l'auteur transite par la fiction.

Kamikaze d'été



★★★★☆

Stéphane Giocanti

Le Rocher, 197 p., 14 €

Ce roman évoque l'engagement d'un aviateur comme kamikaze au début de l'été 1945. Mais cet aspect épique ne constitue qu'une première étape d'un problème familial qui se développe ensuite, pour renvoyer à la situation des générations japonaises au sortir de la guerre, et à leur difficulté à se comprendre. Asuka, la veuve du kamikaze, a héroïsé son époux et renoncé au présent. Leur fils Naoki, n'ayant jamais connu son père, a plutôt fui cet-

te mémoire gênante et vécu la vie ordinaire d'un étudiant. Peu à peu, Asuka a pris conscience du fossé qui s'est creusé avec son fils. Elle se montre plus gênée par l'oubli de son père que par son homosexualité. Elle décide de ne plus le revoir, provoquant la colère de son beau-frère Koichiro et jetant Naoki dans le désespoir. L'enjeu, pour ce dernier, devient celui d'une réconciliation avec sa mère, mais aussi avec la figure de son père et avec l'histoire, en cette fin des années soixante où le Japon préfère tourner la page du conflit récent et vivre les enchantements du triomphe économique. Une vie nouvelle se lèvera.

L'histoire de ces déchirures entre générations et de cette réconciliation tisse la trame du récit. Ce roman d'une rare intensité nous convie, à travers la quête du père, à une sorte de drame rituel de l'ancien Japon, transposé dans les années 60-70. Un drame qui va s'accomplir entre la mort et la renaissance, entre le désespoir et l'éternité, afin de sceller la réconciliation entre ceux qui se sont sacrifiés à la guerre et ceux qui n'ont toujours pas la paix. Ce poème en prose à la gloire du Japon, au rythme lent, est porté par un lyrisme sans emphase.

Les marques, capital de l'entreprise



★★★★☆

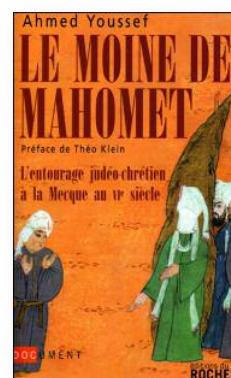
Jean-Noël Kapferer

Eyrolles, 814 p., 44 €

Peut-on encore manager les marques actuellement comme il y a dix ans? Stratège des marques et professeur à HEC, Jean-Noël Kapferer est le

conseiller des entreprises du CAC 40. Réputé l'un des meilleurs spécialistes mondiaux du sujet, son avis est recherché lors des virages stratégiques et des réflexions de fond. Il analyse dans cet ouvrage les marques comme capital de l'entreprise. Pour lui, il faut cesser d'associer les termes marque et cher. Être une marque signifie occuper le statut de référent pour un produit et une cible donnés ainsi que se donner les moyens (humains, financiers, etc.) d'y arriver et de s'y maintenir. L'enjeu consiste aujourd'hui non plus à limiter la gestion d'une marque au marketing ou à la communication mais à révéler la relation de pouvoir dans la filière de la distribution. Le but ultime est que la marque devienne une référence dans ce secteur. À court terme l'objectif est de dépasser la marque de raison maintenant endossée par les distributeurs, pour incarner la marque de passion et se différencier. Dans le chapitre 3, l'auteur aborde les extensions du domaine de la marque. Se penser comme marque, c'est vouloir devenir un référent reconnu et aimé des clients qui ne vous connaissent pas encore. C'est bâtir une image de valeur à long terme. Mais en conclusion il rappelle que la marque n'est donc pas tout. Que serait-elle sans son business modèle?

Le moine de Mahomet.



★★★★☆

Ahmed Youssef

Le Rocher, 192 p., 18 €

Dans cette nouvelle biographie consacrée à Mahomet, l'auteur, aussi courageux que son éditeur, rend hommage à l'héritage judéo-chrétien sur lequel se fonde l'avènement de cette nou-

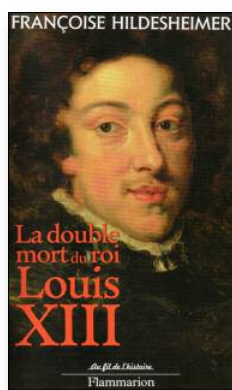
velle foi au VII^e siècle après J.-C. L'enjeu est de restituer l'aura de tolérance qui imprègne l'Islam à ses débuts, en contraste frappant avec l'intégrisme actuel. En effet, les historiens musulmans occultent totalement aujourd'hui la présence juive et chrétienne qui a dominé l'expérience de Mahomet. Pourtant le Coran désigne bel et bien Mahomet comme le « Sceau des prophètes », c'est-à-dire comme celui qui s'inscrit dans la tradition prophétique initiée par Abraham, développée par Moïse et renouvelée par le Christ. Mais quelles sont donc les figures chrétiennes et juives qui ont guidé Mahomet dans l'accomplissement de sa prophétie? L'auteur s'est donc enfoncé dans le récit dense et coloré des premières chroniques consacrées au Prophète ou des grandes biographies musulmanes de Ibn Isaac ou de Tabari. C'est ainsi qu'il fait revivre le visage de Khadidja, la première épouse qui l'aidera à surmonter l'épreuve de la Révélation livrée par l'ange Gabriel. Cette femme puissante, issue d'un clan prestigieux de La Mecque, est chrétienne. De même que son cousin, Waraqa, le prêtre nazaréen de La Mecque, qui initiera le jeune Mahomet au message du Christ au long des dix années qui le séparent encore de l'Islam. D'où l'infinie révérence que manifeste le Coran à l'égard de Jésus ou de Marie.

Mais à la mort de Khadidja et de Waraqa, Mahomet se retrouve seul et sans protection à La Mecque. Les clans qui y dominent restent fidèles à la loi du polythéisme et rejettent l'enseignement de Mahomet. Face aux persécutions, celui-ci doit chercher refuge à Médine, alors fief du judaïsme arabe. C'est là qu'émerge la figure du rabbin ibn Sallam, dont la conversion éclatante à l'Islam va susciter l'épreuve de force entre Mahomet et les docteurs de la loi juive: épreuve d'abord rhétorique mais qui dégénère vite en guerre totale entre Musulmans et Juifs. C'est donc sur cette conversion déterminante d'Ibn Sallam que repose la première pierre de l'empire édifié par Mahomet. À cet instant de son histoire l'Islam entre dans sa phase véritablement politique et sociale, où tous les

pouvoirs sont concentrés entre les mains de Mahomet, devenu à la fois chef militaire et homme d'État.

Autre figure étonnante, celle de Marya la Copte, offerte par l'évêque d'Alexandrie à Mahomet. Rejetée par les autres femmes de son harem, cette chrétienne pleine d'abnégation émeut tant le Prophète qu'il est sur le point de rompre la loi de la polygamie. C'est que Marya ranime le souvenir de sa toute première passion pour Khadidja la chrétienne. Quand l'amour se confondait avec la foi pure, et n'avait rien à voir avec le jeu compliqué des alliances claniques, scellées par voie de mariage.

Louis XIII



★★★★☆

Françoise Hildesheimer

Flammarion, 408 p., 22,50 €

La fin d'un règne, surtout quand elle s'accompagne de l'agonie du souverain et de la perspective incertaine d'une régence, a quelque chose de pathétique. C'est un monde qui s'en va, suspendu au souffle du mourant, alors que le devenir du royaume n'apparaît pas encore. La cour est en émoi. Les intrigues et les luttes d'influence se multiplient. La crainte se mêle à l'espoir. Ainsi en a-t-il été de la mort de Louis XIII et de l'avènement de son fils, Louis XIV. Cette période est négligée par les historiens, tant ceux-ci sont pressés d'abandonner à son triste sort ce roi, pour admirer le soleil levant, un enfant déjà plein de mâle assurance! La transition pourtant est capitale. Elle s'étend de la disparition du cardinal de Richelieu, le 4 décembre 1642, à celle, le 14 mai 1643, jour de l'Ascension, de ce jeune vieillard de quarante-deux ans

qu'est Louis XIII, décharné, fiévreux, rongé depuis des années par une terrible entéropathie inflammatoire (que l'on peut identifier à la maladie de Crohn).

Conservateur en chef aux Archives nationales, auteur d'une remarquable biographie de Richelieu, l'auteur a voulu remédier à cette lacune historiographique en consacrant un ouvrage à ce semestre crucial qui sert de charnière aux « années cardinales », où la robe rouge du souple Mazarin succède à celle de l'implacable Richelieu. Le testament politique et la succession mis au point, il ne reste plus au monarque qu'à mourir, et c'est ici que commence sa seconde mort, non plus celle du roi, mais celle du chrétien pieux et scrupuleux qu'il est.

Manifeste pour un christianisme engagé.



★★★★☆

Thibaut Dary

Salvator, 158 p., 17 €

Dans une France déchristianisée, comment les chrétiens doivent-ils agir pour être « sel de la terre » et construire une authentique « civilisation de l'amour »? Face aux voix critiques qui invitent le christianisme à s'aligner sur le monde, de nombreux croyants, souvent jeunes, s'engagent au contraire dans une réponse fidèle aux enseignements de l'Église. Pour eux, l'avenir du christianisme n'est pas un sujet de spéculation intellectuelle, mais l'enjeu même de leur vie. Ils y travaillent, ils le préparent, ils le construisent. L'un d'eux dit ici tout ce que les chrétiens devraient chercher à être en ce siècle,

pour «mettre le feu au monde entier», comme le proposait le pape.

À plusieurs reprises ce livre reste dans le domaine de l'incantatoire, comme beaucoup de ces congénères. Il propose des réflexions sur la façon dont les catholiques doivent agir pour rester fidèles à leur foi. Ça fait trente ans qu'on nous dit ce qu'il faut faire, là où il faut aller. Eh bien allez-y on vous suit! Car le christianisme n'est pas une spéculation intellectuelle mais l'enjeu d'une vie. Toutefois nous apprécions que l'auteur aille aussi à contre-courant de nombres d'idées soutenues au sein même du catholicisme bien pensant et installé. Une nouvelle génération de vrais catholiques, fidèle au pape et à la Tradition émerge. Il ne faut donc pas désespérer de la jeunesse.

Media votre public n'est plus dans la salle



★★★★☆

Marie-Laure Sauty de Chalon

Nouveaux débats publics, 260 p., 10,80 €

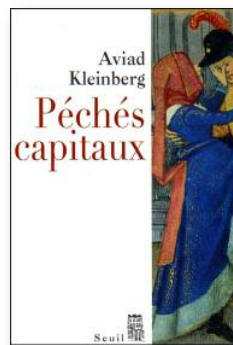
Internet et les nouvelles technologies bouleversent la scène médiatique. Modes de consommation plus volatiles, nouvelles clés de répartition des investissements publicitaires, irruption d'acteurs aux appétits renouvelés, en cinq ans, les positions établies sont remises en cause. Dans ce contexte, les médias traditionnels sont-ils en train de perdre audience et influence? C'est la question que pose Marie-Laure Sauty de Chalon, qui dirige la société de conseil en médias Aegis Media France.

"Pour les médias qui en vivent, la publicité est une source d'angoisse ou de bien-être. Et la dépendance à la

publicité est mondiale", affirme l'auteur. Les chiffres sont éloquentes: les revenus de la presse atteignent au niveau mondial 265 milliards de dollars, dont 65% proviennent de la publicité. Quant à la télévision, elle pèse 220 milliards de dollars, dont 70% issus des recettes publicitaires. C'est dire si toute variation dans l'évolution des répartitions des investissements des annonceurs est cruciale. Or, Internet bouscule cet équilibre; en particulier en France.

Gérer son compte en banque, réserver un voyage, mais aussi télécharger vidéo et musique ou s'informer, tout se fait en quelques clics. De nombreuses marques ont choisi de s'adresser aux internautes, et des entreprises comme Google ont inventé de nouveaux modèles publicitaires. Les médias traditionnels de dimension nationale, se trouvent concurrencés par des sites de taille mondiale, dotés d'une capacité financière redoutable. Toutefois pour l'auteur, «même amoindrie, la presse reste le quatrième pouvoir». Quant aux grand-messes de la télévision, qui mettent en scène l'émotion, elles ne sont pas prêtes d'être détrônées...

Les péchés capitaux



★★★★☆

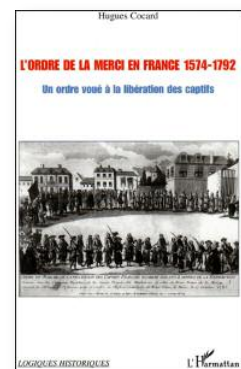
Aviad Kleinberg

Le Seuil, 215 p., 19 €

Il n'existe pas de société sans conception du bien et du mal. Pas de société sans péché. Nos offenses sont innombrables, mais chaque culture a ses péchés favoris, son catalogue privilégié. L'un d'eux a connu une grande postérité: c'est la liste des sept péchés capitaux établie par l'Église dans

l'Antiquité tardive. Ces péchés mortels – l'orgueil, la paresse, la gourmandise, l'envie, la colère, la luxure et l'avarice – ne sont pas des actions interdites, mais des passions qui nous soumettent à la tentation. Avec un humour propre et cinglant, l'auteur, intellectuel en vue en Israël, explore les champs de mines moraux de l'âme. Qu'y a-t-il d'immoral à paresser un peu? Que serait la grande cuisine sans la gourmandise? Et l'économie de marché sans l'avarice? Ce livre fait défiler prophètes et philosophes, théologiens et poètes, tous prêts à jeter la première pierre. Voici un examen des mécanismes conduisant au péché et des passions dominantes que l'Église conseille d'éviter, pour notre bien. On regrettera que l'auteur, souvent, confie ses propres considérations sur le sujet, qui est finalement un regard empathique, singulier et amusant sur la fragilité humaine.

L'ordre de la Merci en France (1572-1792).



★★★★☆

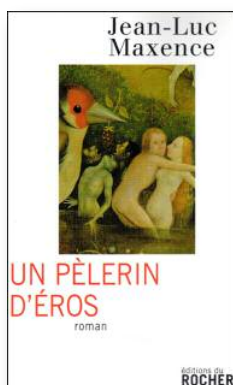
Hugues Cocard

L'Harmattan, 320 p., 28 €

Créé à Barcelone en 1218 par le Français saint Pierre Nolasque, dans le contexte de la Reconquista, l'ordre de la Merci est un institut religieux, fondé pour la libération des prisonniers, dans les royaumes musulmans d'Espagne. Il est approuvé par le pape Grégoire IX en 1235. À la différence des ordres militaires, il se spécialise dans la négociation et le paiement des rançons des captifs ou otages d'origine chrétienne, pour obtenir leur délivrance et leur retour dans leur pays d'origine. Cet ordre

a un quatrième vœu auquel étaient astreints les religieux, fondé sur la parole du Christ, dans l'évangile de saint Jean, "personne n'a de plus grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis". La présente étude se limite à la partie française de cet Ordre. Implantée dans le sud-ouest dès le Moyen Age, la province de France connaît, après les troubles religieux du XVI^e siècle, un renouveau, grâce notamment à l'application des réformes du concile de Trente. Au début du XVII^e siècle, quelques mercenaires fondent un couvent à Paris. Cette commanderie devient, en 1668, le centre d'une nouvelle province, la Congrégation de Paris. Elle devait disparaître à la veille de la Révolution française, en même temps que celle de l'Ancienne France, demeurée toujours plus importante. Après avoir contribué au développement de cet Ordre en France, le pouvoir royal accentue son contrôle sur celui-ci. Dans le même temps, ses religieux, par la publicité qu'ils donnent à leurs actions, contribuent à la naissance de l'orientalisme en France. Le présent ouvrage repose notamment sur un dépouillement des fonds français de cet Ordre, ce qui n'avait jamais été entrepris.

Un pèlerin d'Éros



★★★★☆

Jean-Luc Maxence

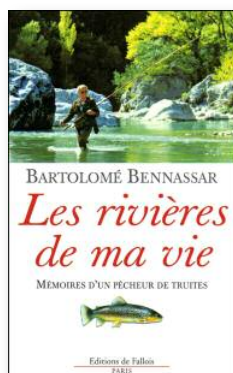
Le Rocher, 160 p., 15 €

Sous les traits d'un jeune homme, Monsieur Vingt-et-Unième siècle entre dans le cabinet d'un psychanalyste des profondeurs. Commence alors, sous l'œil tantôt goguenard tantôt gra-

ve d'un portrait de CG Jung, accroché au-dessus du divan, le roman philosophique de notre début de millénaire. Mais que peut un seul individu pour influencer le destin de notre planète? Au fil des séances, la peur recule et la dérouté du collectif se précise, l'être de désir cherche une issue. Dans le désordre apparent de ses aveux, le patient –est-ce l'auteur ou notre époque?– tente de devenir un homme libre et aspire à la totalité. Il éclaircit le puzzle impossible de sa personnalité malgré la part d'ombre refoulée du monde.

Entre réel et rêve, vrai et faux, sexualité et spiritualité, ce récit prône la réconciliation générale des opposés à travers les labyrinthes d'une individualité chaotique. Il faut tuer le père (en l'occurrence l'horrible vingtième siècle et ses boucheries inutiles) pour accéder enfin à une certaine indépendance de vivre. De visée universelle, toujours inattendu et poétique, ce roman est l'aveu polyphonique d'un poète en gésine d'une nouvelle espérance pour une harmonie retrouvée entre l'homme et l'univers.

Les rivières de ma vie



★★★★☆

Bartolomé Bennassar

Ed. de Fallois, 300 p., 19 €

Ce livre n'est pas un guide de pêche. Il ne prétend en aucune façon proposer à ses lecteurs quelque méthode infallible, quelque technique miraculeuse qui puisse garantir à un disciple docile des paniers d'anthologie. Les pêcheurs de truites ont à leur disposition, en France notamment, d'excellentes revues spécialisées. Ce livre n'est pas davantage un répertoire

de rivières exceptionnelles, de parcours halieutiques fabuleux. Certes, il est possible, probable même, que l'une ou l'autre des rivières qui ont enchanté les aventures de pêche de l'auteur, devienne pour un des lecteurs source de bonheur. Pour cela il suffit que la chance, la couleur du temps, le volume des eaux se conjuguent un jour pour lui faire fête. Ce ne sera qu'une fleur du destin. Ce livre est la chronique d'une passion mais d'une passion partagée, vécue le plus souvent en communion avec la nature, mais aussi en communion avec d'autres de sorte que le sujet du récit vire souvent du singulier au pluriel. L'historien nous fait suivre le fil de l'eau de ses souvenirs. Comme tout pêcheur, il nous raconte sa vie a entre deux prises.

La saga Michelin



★★★★☆

Pierre-Antoine Donnet

Le Seuil, 276 p., 19,50 €

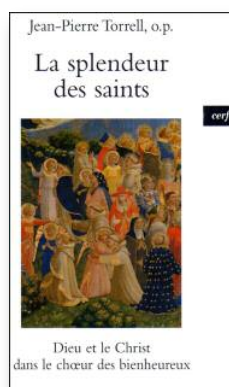
Journaliste à l'Agence France Presse, Pierre-Antoine Donnet retrace l'histoire plus que centenaire du manufacturier français. De la sortie du premier pneu automobile Michelin de l'usine des Carmes en 1895 à la conquête de l'Asie, l'ouvrage revient sur les temps forts qui ont marqué l'évolution de l'entreprise, qui emploie aujourd'hui 124 000 personnes dans le monde.

L'entreprise au Bibendum est l'une des plus célèbres de France. Fleuron de l'industrie nationale, elle a traversé le XX^e siècle, étendant son influence sur les cinq continents jusqu'à devenir, au début du XXI^e siècle, le premier fabricant mondial de pneumatiques. Mais

Michelin, c'est aussi et surtout une histoire d'hommes, et d'abord celle des deux frères fondateurs: Édouard, un meneur d'hommes sans pareil, et André, un inventeur fécond doublé d'un génie du marketing en avance sur son temps. Puis il y eut François, petit-fils d'Édouard, capitaine au long cours, qui engagea le développement international de la manufacture. Et Édouard, fils de François, qui était le plus jeune patron du CAC 40 quand il se noya, à 42 ans, au large des côtes bretonnes. Cette tragédie a sans doute marqué à jamais la destinée d'une entreprise qui a connu d'autres coups du sort.

Celle-ci a été souvent pionnière, dans la publicité, la technologie, la gouvernance, les guides touristiques. Ses détracteurs voient en elle une entreprise paternaliste; les autres, un modèle de culture d'entreprise. Pour ne pas être copié, Michelin, il est vrai, a érigé le secret en dogme. À l'heure de la mondialisation, de nouveaux défis s'annoncent. Il en va de la survie même de l'entreprise.

La splendeur des saints



★★★★☆

Jean-Pierre Torrell

Le Cerf, 250 p., 17 €

À partir d'homélies données en diverses occasions, l'auteur offre une série de méditations pour les temps et les fêtes liturgiques et donc sur les saints qui intercèdent pour nous. L'origine première de toute la production des choses est le Fils de Dieu: « Par lui tout a été fait. » C'est pourquoi il est aussi le Modèle originel que toutes les créatures imitent, à la façon dont il est lui-même la véritable et parfaite Image du

Père. Selon l'épître aux Colossiens: « Il est l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toute la création, car en lui ont été créées toutes choses. »

D'une façon spéciale toutefois, il est aussi le Modèle premier de toutes les grâces dont resplendent les créatures spirituelles, selon ce qui est dit au Fils dans le psaume: « Du sein de l'aurore aujourd'hui je t'ai engendré dans la splendeur des saints. » Puisqu'il a été engendré avant toute créature par la grâce resplendissante, il possède en lui de façon exemplaire les splendeurs de tous les saints. Comme ce Modèle divin était très éloigné de nous, il a voulu devenir homme pour offrir aux hommes un modèle que les hommes puissent imiter. Un ouvrage destiné à la méditation.

Son excellence monsieur mon ami



★★★★☆

Jérôme Garcin

Gallimard, 203 p., 16 €

Un orchestre allemand aurait interprété en 1944 une messe nuptiale de sa composition, son père biarrot aurait connu Mata Hari et Bolo-Pacha, lui-même aurait été l'ami de Jean Cocteau et l'élève d'Alfred Cortot, il aurait fait jouer à la télévision Emmanuelle Riva et Delphine Seyrig, mais, dans tout cela, qu'y avait-il de vrai? Dix ans après la mort de l'énigmatique François-Régis Bastide, l'auteur fait le portrait de cet écrivain-musicien que l'époque a oublié.

Enveloppé d'une langue agréable, l'épopée Bastide est fascinante. Homme de radio, il avait dirigé les émissions musicales de Radio-Sarrebruck à la fin

de la guerre. En France, il anime l'émission littéraire Une Idée pour une autre puis fonde en 1955 avec Michel Polac l'émission hebdomadaire de France-Inter Le Masque et la Plume, qu'il anime seul de 1971 à 1981. Homme de gauche, il est nommé à cette date ambassadeur de France au Danemark par François Mitterrand. Il sera ensuite en poste en Autriche, puis à l'Unesco.

L'auteur est un ami qui dit la vérité et qui pratique l'admiration tempérée par une solide rasade de réalisme. Si Bastide a multiplié les habits, du diplomate à l'homme de radio, de l'écrivain au séducteur, Garcin est plus économe. Quand un véritable ami raconte une amitié, cela donne un livre rare, un récit élégant et néanmoins impudique qui nous emmène de la 2ème D.B. aux ors de Vienne, en passant par la ronde maison de la Radio jusqu'à la Douane de terre, la maison qu'occupait le héros de ce recueil de souvenirs.

La publicité autrement



★★★★☆

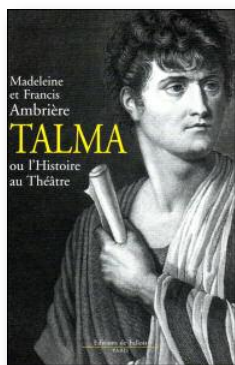
Jean-Marie Dru

Gallimard, 230 p., 17,5 €

Jusqu'ici, le cofondateur de l'agence de publicité BDDP apparaissait d'abord comme l'homme de la « disruption », ce concept consistant à rompre avec les idées conventionnelles dominant sur un marché donné, pour mieux rebondir au travers d'une idée créative radicalement nouvelle. Dans ce livre, Jean-Marie Dru, président de TBWA, "souhaite d'abord s'adresser au grand public pour lui faire mieux connaître ce métier et montrer la véritable utilité de la publicité". La publicité incarne pourtant en son essence l'évolution des sociétés démocratiques de marché et constitue

l'un des accélérateurs les plus puissants de la production économique. L'auteur livre ici la synthèse de plus de trente années d'aventures au croisement de l'art et du commerce. Ses façons de voir comme de faire autrement son métier, au contact des plus grandes marques et des plus novatrices, nous invitent à considérer à notre tour la publicité autrement. Les exemples sont autant d'histoires que raconte avec passion l'auteur, qui éclairent les mutations des marques et des entreprises, que la publicité accompagne souvent, et quelquefois précède. L'auteur explore ainsi la nouvelle place de la marque, perçue désormais comme un média à part entière.

Talma ou l'histoire au théâtre



★★★★☆

Madeleine et Francis Ambrière
Ed.. de Fallois, 890 p., 29 €

Commediante, tragédiane: cette définition de Napoléon par le pape Pie VII, convoqué à Fontainebleau comme figurant du Sacre, est en fait une invention d'Alfred de Vigny. Elle pourrait servir d'exergue à la savante biographie de l'acteur Talma par Madeleine Ambrière dont plus de la moitié est dominée par Bonaparte, l'autre vedette du "siècle des révolutions". Elle s'applique, chacun dans sa sphère, aux deux premiers grands virtuoses du spectacle et de la publicité modernes. Tragédien,

Talma ne cessa de l'être et de chercher à l'être plus efficacement, depuis sa première apparition à la Comédie-Française, en novembre 1787. Il le sera pleinement à partir de son interprétation du rôle-titre du drame révolutionnaire de Chénier, Charles IX, jusqu'à son "apothéose" sur les scènes de la Restauration, interrompue par sa mort, en 1826, à 63 ans. Démocrate, il joua pour et devant rois et empereurs. Cabotin, il le fut aussi, parfois sur la scène, où il connut des hauts et des bas, mais surtout dans la vie, menteur pathétique dans les sincérités successives de ses innombrables passades, dans sa courtoisie envers les régimes successifs et dans son extravagante vanité de parvenu dont sa biographe ne nous cache aucune faiblesse. Au carrefour de l'histoire politique et de l'histoire du théâtre, cette tapisserie déploie une vision panoramique de cette époque cruciale, avec au premier rang les portraits des principaux protagonistes de la vie politique, littéraire et artistique française. L'auteur retrace aussi la fortune posthume de l'acteur.

Supercapitalisme



★★★★☆

Robert Reich
Vuibert, 288 p., 24 €

Et si le capitalisme d'aujourd'hui signait l'arrêt de mort à petit feu de la démocratie? Selon l'auteur le ca-

pitalisme du milieu du XXe siècle s'est transformé en "capitalisme global", qui a lui-même évolué en "supercapitalisme". Mais alors que ce supercapitalisme permet d'agrandir encore le gâteau économique, la démocratie entendue comme celle qui se soucie de l'ensemble des citoyens, est de moins en moins effective.

Cet ouvrage explique clairement comment les écarts grandissants de richesse entre les individus, le poids de l'insécurité du travail, l'accélération du réchauffement climatique, sont les conséquences logiques du supercapitalisme. Il démontre comment les entreprises sont de plus en plus tenues, pour conserver leurs positions concurrentielles, d'exercer très fortement leur influence sur les décisions politiques par la voie du lobbying. Comment l'individu est écartelé entre ses exigences et ses valeurs de citoyen, et ses impératifs de consommateur et d'investisseur. Ce livre montre aussi comment les outils traditionnellement utilisés par les démocraties pour régler les problèmes de société (redistribution, services publics efficaces...) sont en déroute.

Offrant une série de recommandations pour que les citoyens puissent de nouveau pleinement participer au processus démocratique, l'auteur met en avant la responsabilité de l'individu et réclame la fin du mythe de l'entreprise "citoyenne et socialement responsable", en soutenant que les deux sphères du business et de la politique doivent rester distinctes. Une analyse limpide et dérangeante qui en appelle à la responsabilité de tous. Regrettons que l'auteur limite son analyse à la démocratie, comme alpha et omega de la vie politique.

A bientôt pour les recensions du mois d'Avril